

L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon au XVIII^e siècle (1700-1788)

Yves Bottineau

Professeur émérite à l'université Paris X-Nanterre
Docteur honoris causa de l'université Complutense de Madrid

Le 16 novembre 1700, Louis XIV présente son petit-fils le duc d'Anjou comme nouveau roi d'Espagne : quittant la sphère d'influence de la maison de Habsbourg, l'Espagne va lier son histoire, pour un siècle, à celle de la maison de Bourbon. Yves Bottineau, auteur, entre autres ouvrages consacrés à l'Espagne, des Bourbons d'Espagne (1700-1808), brosse ici un portrait de Philippe V, de Ferdinand VI et de Charles III, trois « despotes éclairés » qui surent adapter les idées de leur siècle à la réalité espagnole.

La question de la succession d'Espagne

En 1659, le traité des Pyrénées ramena la paix entre la France et l'Espagne et Louis XIV épousa l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV. Celle-ci ayant renoncé à ses droits à la couronne d'Espagne, moyennant le paiement d'une dot qui ne fut jamais versée, la cour de France considéra que sa renonciation était nulle et intacts ses droits et ceux de sa descendance. Le traité consacrait aussi le changement d'équilibre en Europe. La puissance des rois de France l'emportait désormais sur celle des Habsbourg de Vienne et de Madrid. Le mouvement de bascule s'accrut pendant la suite du siècle et le problème de la succession d'Espagne devint la préoccupation majeure des souverains et des gouvernements. En effet, à Madrid, le roi Charles II, dépourvu de santé, n'avait pas d'héritier et semblait incapable d'en avoir. Il fallait donc prévoir le sort des États de la couronne d'Espagne lors de sa disparition. Les puissances maritimes – Angleterre et Provinces-Unies – ne pouvaient admettre qu'un même prince régnât en France et en Espagne : l'Angleterre voulait exploiter, légalement ou non, le commerce de l'Amérique espagnole et l'empereur Léopold I^{er}, soucieux que les Habsbourg continuent de régner à Madrid, voulait la succession pour son second fils, l'archiduc Charles – l'aîné, Joseph, étant destiné à l'empire. Louis XIV ne semble pas, dans les commencements, avoir cherché à faire monter sur le trône d'Espagne un de ses trois petits-fils, fils de Monseigneur, le Grand Dauphin, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. Il pensait plutôt à un partage. Des accords furent ainsi élaborés entre la France et les puissances maritimes, mais l'empereur ne les approuva guère.

À Madrid, cependant, se dessinait un parti très fort, qui voulait maintenir l'intégrité de la monarchie. Dans ce parti figurait notamment le cardinal Portocarrero, archevêque de Tolède. Sous cette influence, Charles II, mourant, signa un testament qui faisait du duc d'Anjou, né en 1683, son

héritier. Quand il fut mort, Louis XIV accepta le testament après mûre délibération de son conseil. Le 16 novembre 1700, il présenta le duc d'Anjou à la cour comme le nouveau roi d'Espagne.

Philippe V (1700-1746)

Philippe V, reconnu par tous les États de la monarchie espagnole – mais non par l'empereur –, arriva dans son royaume en 1701, après avoir posé pour Rigaud qui fit de lui un portrait célèbre, aujourd'hui au musée du château de Versailles.

Louis XIV commit l'imprudence de lui réserver ses droits au trône de France : la guerre éclata entre les puissances maritimes et l'empereur d'une part, la France et l'Espagne, d'autre part. Ce fut un conflit long et très difficile pour les Bourbons et leurs sujets. Les Anglais débarquèrent l'archiduc Charles en Catalogne et au Portugal, il fut reconnu par les Catalans comme Charles III et occupa Madrid à deux reprises, en 1706 et 1710.

Philippe V, malgré tant de revers, ne perdit pas courage et ne voulut pas abandonner des sujets qui lui témoignaient toute leur fidélité. Il était entouré d'un groupe dont la fermeté se montrait également inébranlable : la reine, Marie-Louise de Savoie, d'une précocité et d'un courage extraordinaires, la *camarera mayor*, la surintendante de celle-ci, Madame des Ursins, le financier français Jean Orry et l'ambassadeur de Louis XIV, Jean Amelot, qui jouait le rôle de ministre. Les victoires d'Almansa et, surtout, de Vendôme, à Brihuega et Villaviciosa, en 1710, affermirent le trône de Philippe V. L'archiduc Charles, après la mort de son frère Joseph, devint empereur sous le nom de Charles VI mais les Anglais se refusèrent à la reconstitution sur sa tête de l'empire de Charles Quint. Aux traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714), Philippe V fut reconnu roi d'Espagne et, s'il garda les colonies d'Amérique, il céda Naples et Milan à l'empereur et la Sicile au duc de Savoie, qui reçut ainsi le titre royal, objet de son ambition. Philippe V renonça à ses droits au trône de France. Les Anglais, qui avaient enlevé Gibraltar, le gardèrent.

Marie-Louise de Savoie, épuisée par les épreuves de la guerre et les exigences conjugales de son époux, mourut en 1714. Philippe V se remaria avec Élisabeth Farnèse, de la maison ducale de Parme, qui, autoritaire et impétueuse, renvoya immédiatement en France Madame des Ursins.

Philippe V gardait la nostalgie de la France et le désir d'y régner. Il craignait l'avènement de la famille d'Orléans et pour écarter cette possibilité que faisait craindre la faible santé de Louis XV, il combina les alliances dynastiques de 1721-1722 : il fiança sa fille Marie-Anne-Victoire à Louis XV et maria son fils Louis à une fille du duc d'Orléans, Mademoiselle de Monpensier. Philippe V ne regrettait pas seulement la France : tourmenté par son salut, il était affligé d'une neurasthénie aiguë. Afin de mieux le préparer, il abdiqua en 1724 en faveur de son fils Louis I ; mais celui-ci mourut la même année et Philippe V reprit la couronne. Il avait préparé pour sa retraite, dans les montagnes de Ségovie, le château de La Granja et l'avait entouré de jardins à la française, orné de sculptures exécutées par des artistes venus spécialement de France, principalement René Frémin, Jean Thierry et Jacques Bousseau.

En France, cependant, le duc de Bourbon redoutait, lui aussi, la disparition de Louis XV et l'avènement des Orléans ; l'infante-reine, comme on l'appelait, ne pouvait, étant donné son âge, donner d'héritier à Louis XV avant de longues années. Le duc de Bourbon la renvoya à Madrid.

Ces mariages manqués furent remplacés par une double alliance entre l'Espagne et le Portugal : l'infante Marie-Anne-Victoire épousa le prince du Brésil, le futur roi Joseph Ier et sa sœur Barbara, le prince des Asturies, futur Ferdinand VI (1729). C'est lors d'un séjour de la cour d'Espagne à Séville qu'Élisabeth Farnèse découvrit et apprécia la peinture de Murillo et acheta

plusieurs de ses tableaux, maintenant au Prado.

L'abbé Giulio Alberoni, envoyé de Parme, se fit bien voir de Philippe V, au point de devenir son ministre mais il l'entraîna dans des conflits fâcheux et fut renvoyé. Le roi se laissa circonvenir ensuite par un Hollandais, Ripperda, qui lui organisa une réconciliation illusoire avec l'empereur. Après l'avoir remercié, Philippe fit enfin appel à un Espagnol, Joseph Patino, qui devait s'avérer l'un des plus grands ministres du siècle en entreprenant, avec succès, la réforme intérieure de la monarchie qui n'avait que trop tardé.

Les fils d'Élisabeth Farnèse ne pouvaient accéder au trône qu'après ceux de Marie-Louise de Savoie. Au prix de guerres longues et coûteuses, Philippe V et Élisabeth Farnèse leur cherchèrent des trônes en Italie. Don Carlos, l'aîné, devint roi de Naples. Philippe, marié à une fille de Louis XV et de Marie Leczinska, monta sur le trône de Parme.

Quand Philippe V mourut en 1746, il avait, de manière empirique, entrepris une réforme intérieure de la monarchie. Les conseils étaient moins nombreux et moins puissants, des intendants avaient été introduits sur le modèle de la France, les grands seigneurs avaient perdu de leur pouvoir tout en gardant leurs biens et leur prestige social, une nouvelle administration se recrutait dans des strates plus modestes de la noblesse. Cette réforme intérieure se poursuivra de manière plus homogène sous Ferdinand VI et Charles III.

Philippe V a fondé la Real Biblioteca en 1712-1716. L'Alcazar de Madrid ayant brûlé à Noël 1734, il fit appel pour construire le nouveau palais royal à l'italien Juvara puis, celui-ci étant mort, à son élève Sacchetti (Saqueti), qui est l'architecte de l'actuel palais royal. Le roi fit venir des portraitistes français : Michel-Ange Houasse, Jean Ranc et Louis-Michel van Loo, qui a composé la *Famille de Philippe V* (Madrid, musée du Prado).

Ferdinand VI (1746-1759)

Fils de Philippe V et de Marie-Louise de Savoie, Ferdinand VI, malgré des moyens intellectuels limités, était plein de bonne volonté et respectait scrupuleusement la parole donnée. Craignant les intrigues et l'autoritarisme d'Élisabeth Farnèse, il l'envoya à La Granja, où elle résida tout au long du règne de son beau-fils. Non loin du château de son défunt époux, elle fit construire par deux architectes tessinois, les frères Rabaglio, le petit palais de Riofrio, qui évoque, en plus petit et en plus joli, celui de Madrid.

Ferdinand VI était fier d'être un Bourbon, deux fois cousin germain de Louis XV, par leurs pères et par leurs mères. Mais il tenait beaucoup à l'indépendance de l'Espagne et supportait mal les hauteurs et les mépris de la cour de Versailles. Il en était de même de son entourage, en particulier de Carvajal, un grand seigneur qu'il fit entrer au gouvernement. La dauphine, fille de Philippe V, étant morte, la cour de Madrid aurait voulu que le dauphin se remariât avec sa sœur mais Louis XV s'y refusa en prétextant, à tort, les motifs religieux. Ferdinand VI en conçut de l'amertume et il s'ensuivit un refroidissement entre les deux cours. Cependant, le Premier ministre, le marquis de La Senzada, continuait le renforcement de la flotte et l'Angleterre s'en inquiéta. On fit craindre à Ferdinand VI un conflit armé, que le roi, très attaché à la paix, voulait éviter à tout prix. La Senzada fut renvoyé. L'Espagne perdit ainsi un des plus grands ministres du XVIIIe siècle. Fidèle à la politique d'indépendance vis-à-vis de la France, la cour d'Espagne se tint à l'écart de la guerre de Sept Ans, commencée en 1756.

Le roi et la reine, tous deux mélomanes, accordaient leur faveur à Farinelli, le castrat italien qui

avait soulagé la neurasthénie de Philippe V par la pureté de son chant. Ils lui confièrent l'organisation des opéras au théâtre du Buen Retiro, leur résidence madrilène, et celle des soirées musicales à bord des navires royaux qui croisaient sur le Tage à Aranjuez. Un album richement orné et très précis conserve le souvenir de ces festivités (Madrid, bibliothèque du palais royal). Le roi poursuivit la construction du palais de Madrid. À Aranjuez, il fit agrandir le palais par Santiago Bonavia qui redistribua la ville sur un plan en damier, faisant d'elle le Versailles des Bourbons d'Espagne. Continuant sur la voie montrée par son père, Ferdinand VI fonda l'Académie des beaux-arts de San Fernando (1752).

Très attaché à la reine, Ferdinand VI supporta fort mal la mort de celle-ci en 1758 et tomba dans une mélancolie profonde, qui tourna en complète démence. Il devint incapable de gouverner et le royaume n'était plus commandé – son demi-frère et héritier Don Carlos régnait à Naples – quand il mourut en 1759.

Charles III (1759-1788)

L'infant Don Carlos avait quitté l'Espagne pour l'Italie en 1731. Il y revint en 1759 après avoir régné longtemps à Naples en « despote éclairé ». Il est présenté favorablement par les historiens, qui mettent en valeur ses qualités moyennes mais sûres et sa conscience professionnelle par contraste avec le déséquilibre psychique de Philippe V et de Ferdinand VI. Marié à Marie-Amélie de Saxe, sœur de la dauphine Marie-Josèphe, il en avait eu de nombreux enfants. L'aîné, Philippe, avait été reconnu comme débile mental et incapable de régner ; le second fils, Charles, né en 1748, deviendra prince des Asturies et roi d'Espagne sous le nom de Charles IV ; le troisième fils, Ferdinand IV, né en 1751, succéda à son père à Naples, où il a fondé la branche des Bourbons de Naples. En attendant l'arrivée de son nouveau souverain, l'Espagne avait pour régente Élisabeth Farnèse, conformément à la volonté de Charles III.

Celui-ci s'embarqua avec sa famille à Naples le 6 octobre 1759. Ils arrivèrent à Barcelone le 17 du même mois mais leur voyage vers Madrid ayant été retardé par une maladie de la reine et des enfants royaux, le souverain n'arriva dans la capitale que le 9 décembre. Il retrouva sa mère, qu'il n'avait plus vue depuis tant d'années ; l'âge et les hivers parmi les neiges de La Granja l'avaient rendue presque aveugle mais elle avait conservé toute son énergie. Il ne semble pas, cependant, qu'elle ait voulu jouer à nouveau un grand rôle. Elle menait une vie confinée, alors que Charles III aimait le grand air.

Il y avait beaucoup à réformer dans le royaume, en profondeur et aussi, en raison de la démence de Ferdinand VI, de manière plus superficielle. Charles III amenait de Naples le marquis de Esquilache, dont il fit un ministre à Madrid. Préoccupé de la sécurité à Madrid, Esquilache interdit les chapeaux à larges bords et les grandes capes. Cette mesure, s'ajoutant à des réformes rapides et sans doute maladroitement, provoqua un vif mécontentement. Un soulèvement éclata à Madrid, dans l'après-midi du 23 mars 1766 ; Charles III reçut des délégués des manifestants mais resta ferme. En profitant de la nuit, il quitta le palais royal par les étages inférieurs qui donnaient sur la campagne, et gagna Aranjuez. Esquilache fut renvoyé et le comte d'Aranda, capitaine général de Valence, renommé pour son énergie, fut nommé président du Conseil de Castille. Des désordres avaient éclaté non seulement à Madrid mais aussi en province. La ressemblance du soulèvement madrilène et des journées des 5 et 6 octobre 1789 à Versailles a frappé les historiens. Mais l'Espagne n'était pas prête pour des changements révolutionnaires.

Au soulèvement, au *motin* de 1766, il fallait trouver des responsables ; une enquête, qui peut ne pas convaincre, en attribua l'origine aux jésuites. Charles III plus proche des franciscains que des jésuites, expulsa ces derniers de la monarchie en 1767 et, sans problème de conscience à leur propos, fut l'un des monarques acharnés à obtenir la suppression de leur ordre, que le pape

Clément XIV prononça en 1773.

Il montra aussi beaucoup de dureté à l'égard de son frère, Don Luis, le dernier fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse. Il n'avait pas été possible de lui trouver un trône en Italie et ses parents avaient obtenu pour lui le chapeau de cardinal, mais il n'était pas fait pour le célibat ecclésiastique et ses aventures féminines choquaient la cour bigote de Madrid. La loi successorale de Philippe V prévoyait que le roi devrait être né et avoir été élevé en Espagne. Tel était son cas, alors que les enfants de Charles III étaient nés et avaient été élevés à Naples. Craignant des problèmes entre son fils et son frère, Charles III obligea Don Luis à quitter l'état ecclésiastique et à contracter un mariage « inégal » avec Maria Teresa Vallabriga en 1776 ; Don Luis et sa famille durent résider en dehors de Madrid et des résidences royales et les enfants du couple furent exclus de la succession au trône. Don Luis fut un grand amateur d'art, protecteur de Goya et du peintre Luis Paret y Alcazar, dont le talent a été rapproché de celui de Watteau ; il est l'auteur de tableaux représentant les carrousels de la cour, des *Parejas reales* et du *Repas de Charles III* (Madrid, musée du Prado).

Si sensibles qu'aient été les souverains et leur entourage aux hauteurs de la cour de Versailles, ils savaient fort bien que l'union entre princes de la maison de Bourbon était nécessaire face à l'Angleterre et qu'un pacte de famille devait être élaboré. De celui-ci, il y eut plusieurs versions. La troisième, en 1761, précéda de peu l'entrée en guerre de l'Espagne aux côtés de la France dans la guerre de Sept Ans ; mal préparée, elle fut désastreuse pour Charles III. Les Anglais prirent La Havane et Manille. Au traité de Paris, en 1763, la France perdit le Canada, l'Espagne abandonna la Floride, récupéra La Havane et Manille et reçut la Louisiane de la France. Il participa, avec la France, à la guerre d'indépendance américaine et put récupérer, à défaut de Gibraltar, Minorque et la Floride.

Charles III, à son arrivée à Madrid, avait peu apprécié le palais royal, couronné de statues monumentales des rois d'Espagne. Le bâtiment paraissait retardataire par rapport à l'architecture italienne qui évoluait vers le néoclassicisme. Charles III se souvenait du palais de Caserte, que lui construisait Vanvitelli. Il écarta Saqueti et fit venir à Naples Sabatini, gendre de Vanvitelli. Pour le décor intérieur, il fit appel à Tiepolo, qui peignit, dans la salle du trône du palais royal, le *Triomphe de la monarchie espagnole*. Charles III s'efforça également de rénover l'urbanisme de Madrid afin d'en faire une capitale des Lumières. Quand il mourut en 1768, la réforme intérieure était très avancée et le prestige de l'Espagne et de son souverain considérable.

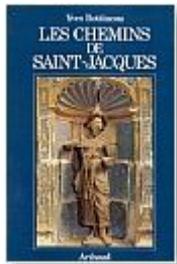
Malheureusement, dès 1789, éclatait la Révolution française. Charles IV, son fils et successeur, n'eut pas la personnalité suffisante pour s'opposer efficacement à la violence des gouvernements révolutionnaires français et de Napoléon Ier. Celui-ci, lors des entrevues de Bayonne, en 1808, déposséda les Bourbons d'Espagne au profit de son frère Joseph. On sait qu'il s'ensuivit une guerre affreuse, qui allait être la première étape du déclin de Napoléon Ier.

Yves Bottineau

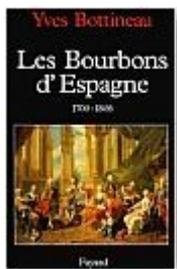
Septembre 2008

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Les Chemins de Saint Jacques
Yves Bottineau
Arthaud, Paris, 1993



Les Bourbons d'Espagne, 1700-1808
Yves Bottineau
Fayard, Paris, 1994



L'art de cour dans L'Espagne des lumières: 1746-1808
Yves Bottineau
De Boccard, Paris, 1986



Philippe V d'Espagne et l'art de son temps. Actes du colloque des 7, 8 et
9 juin 1993 à Sceaux
Yves Bottineau
Musée de l'Île de France, Sceaux, 1995



Vélasquez
Yves Bottineau
Citadelles & Mazenod, Paris, 1998